

LUI. – Les nuits maintenant vont être douces. Bientôt, il n’y aura plus à fermer les fenêtres pour dormir ; on pourra laisser les volets entrouverts et la fraîcheur viendra d’elle-même remplir la maison.

ELLE. – Oui, c’est vrai, dans quelques semaines déjà ce sera l’été... C’est une saison que je supporte mal, tu sais, depuis tout le temps. Je ne sais pas pourquoi.

Ce sera sans doute encore plus pénible pour moi, cette année.

L. – Je me souviens qu’en été il y a toujours une grande fraîcheur dans la maison.

Je crois me souvenir que l’odeur des tilleuls recouvre tout, comme si cette lumière un peu violette que prend la pénombre en était elle-

même parfumée, ou imprégnée, dès la fin du printemps. L'après-midi, tu viendras te réfugier et te reposer sous les tilleuls – ou même, plus près de la maison, juste devant, sous le grand saule.

E. – Je n'aime pas cette chaleur suffocante, comme si même l'air se mettait à transpirer. À l'étage, il fait déjà presque trop chaud. Depuis qu'il a fallu abattre le marronnier qui cachait la fenêtre, cette chaleur, cette moiteur de l'été envahit toute la pièce, c'est à ne pas y tenir. C'est le bourdonnement des mouches, surtout, qui m'empêche de dormir. Et la présence des moustiques qui remontent des berges jusqu'ici, depuis qu'on a cru bon de raser les grandes herbes et de mettre des digues à la place.

L. – Nous t'installerons en bas, dans le petit salon.

E. – Il faudrait renoncer à la chambre ?

L. – Ce ne serait que le temps de l'été.

E. – C'est que... Je n'ai jamais quitté cette chambre. Et maintenant, j'ai bien peur que ce soit déjà un trop grand changement... Cette chambre... Ce regard par la fenêtre... Non, tant pis. Je préfère ne rien changer.

L. – On fera comme tu voudras, ne t'inquiète

pas. C'est juste que si tu veux on peut changer et t'installer dans un endroit où pour l'été tu serais mieux, c'est tout.

E. – On peut tout bouger, tout remuer ; mais... non, pas la chambre. Il ne faut rien toucher à notre chambre. C'est le seul endroit où je veux que rien ne bouge. Elle doit rester comme elle est, comme j'ai attendu avec elle.

L. – Tu dis encore *notre* chambre ?

E. – Oui, je le dis encore. Parce qu'après tant d'années... Tu vois, c'est comme ça, toujours notre chambre, au-delà de notre envie que ce le soit ou non. J'y ai passé tellement de temps.

L. – La chambre ; elle aussi je l'ai gardée avec moi pendant tout ce temps... Impossible de m'en défaire. J'ai dormi entre ses murs toutes les nuits que j'ai passées loin d'ici, dans les chambres d'hôtel, dans les baraquements. Et même dans les appartements des femmes, dans les bars où je m'écroulais quand j'avais trop bu. Je n'ai jamais pu m'arracher complètement au sommeil que je trouvais ici.

E. – Je me suis souvent demandé si d'être restée aussi longtemps à attendre, si m'abandonner à l'attente et me laisser envahir par elle, aussi simplement que si c'était une sieste de

plusieurs années, ce n'était pas continuer à jouir de ce qu'avait été notre vie ici.

L. – Je n'en sais rien. Tout ça est si vieux... C'était il y a si longtemps... Combien d'années ?

La chambre avec ses rideaux, son odeur si particulière ; les feuillages et les branches du marronnier qui dessinaient de grandes ombres sur l'affiche de Gauguin, je crois les avoir emportés avec moi jusqu'au bout, jusqu'à maintenant.

E. – Dis-moi, cette odeur de merisier et de cire d'abeille ? La lumière d'automne ? Et cette chaleur humide, la lourdeur des draps presque moites, que t'ont-elles fait ?

L. – Tous les soirs, j'ai cru que je dormirais sans elles... Elles m'ont épié toutes les nuits ; même au plus profond du sommeil, elles étaient là.

E. – Les fruits du jardin ? Et la maison, que t'a-t-elle fait ? La grange, les pierres ?

L. – Elles ont grincé, vibré. Toutes les nuits, j'entendais les pêches et les prunes qui s'écrasaient dans le jardin. Sur le ciment, je voyais les petits lézards et les fissures, j'entendais l'écrasement des figues, ce bruit, aussi, des charpentes et des cadres de fenêtre.